

8 août 1980, Halte Spirituelle au Sappel, Labalme-sur-Cerdon (Ain).

Le Christ est homme de miséricorde

Nous avons la chance de pouvoir écouter Jésus Christ à travers les pauvres, dans un temps de recueillement. Au fond, c'est comme une sorte d'expérience qui pourrait nous permettre d'entendre les pauvres nous parler de Jésus Christ tous les jours. Dans nos vies, quand nous sommes au milieu d'eux, souvent nous sommes pris par les besoins, nous sommes sollicités d'intervenir, d'agir, de faire... et de ce fait, souvent, leurs paroles ne viennent pas jusqu'à nos cœurs. Nous entendons leurs besoins et nous ne découvrons pas leurs espérances. Nous ne faisons pas nôtres leurs aspirations. C'est un temps d'expérience... C'est pour cela qu'il faudrait que nous puissions rencontrer ensemble Jésus-Christ, je dirais, à l'état pur pendant ces journées...

Et aujourd'hui, nous pourrions le rencontrer en cet appel que les pauvres lui adressent... et nous adressent, pour que nous priions pour eux. Car les pauvres nous demandent de prier pour eux. Ils nous demandent de prier pour eux pour que non seulement ils aient le pain quotidien, mais pour qu'ils aient aussi le pardon quotidien. Ils ont besoin d'être pardonnés ! Au temps de Jésus Christ c'était la même chose. Qu'est-ce qui faisait courir les malades, les sourds, les muets, les mendiants après Jésus ? Qu'est-ce qu'ils attendaient en réponse à leur cri ? Qu'attendaient-ils en réponse à leur cri : "Sauve-nous, guéris-nous, Jésus de Nazareth !" Sans aucun doute, ils espéraient être guéris, ils rêvaient d'un royaume où les hommes n'auraient plus jamais faim, où la justice serait établie une fois pour toutes, où l'égalité serait la règle des rapports entre les hommes.

Sans doute, c'était ce à quoi ils tendaient, c'était ce qu'ils espéraient... et lorsqu'ils demandaient au Seigneur de les guérir, c'était cela qu'ils demandaient au Seigneur, bien entendu... Oui, mais nous sommes unanimes entre tous les prêtres du Mouvement, pour reconnaître que les très pauvres nous demandent le pardon... le pardon de leurs péchés, le pardon de Dieu. Entre nous, nous qui sommes frères en sacerdoce, qui sommes au milieu de la misère, tous nous avons toujours vu, à un moment ou l'autre de notre vie, devant nous des gens qui s'agenouillaient en nous demandant de leur obtenir le pardon de Dieu. Parfois d'ailleurs après des heures de silence dans nos bureaux... ou dans certains lieux. Des heures de silence où l'on n'avait rien à se dire et où ils attendaient simplement de pouvoir se mettre à genoux et demander que le pardon de Dieu descende sur eux...

En somme, dans ce monde désacralisé, laïcisé à l'extrême, les très pauvres ont gardé l'aspiration à la pureté, à la purification. Ils attendent que nous intervenions auprès de Dieu, pour qu'ils obtiennent le pardon, le pardon de Dieu. Ainsi, nous nous retrouvons dans le monde de la misère, en plein Evangile. Ce qui faisait courir Jésus, c'était son immense tendresse ! Ce qui faisait courir les pauvres vers Jésus, c'était la certitude que cette tendresse laverait leurs péchés.

Cet appel au pardon nous permet de jeter un regard sur la vie des très pauvres au plus profond d'elle-même, de les rencontrer. Il faut nous rappeler que leur vie est faite d'injustices. La vie, qui est faite au sous-prolétariat, est le fruit d'un monde oublieux des droits de l'homme. Elle est la conséquence de la surdité de ceux qui n'entendent pas le cri des malheureux, de la cécité de ceux qui n'en voient pas la souffrance, de l'indifférence de ceux qui n'aiment pas.

Aussi la vie des sous-prolétaires est-elle une vie minée à cause de l'injustice qui pèse sur elle, elle est minée par la violence des disputes, des injures, des coups : et pourtant, les sous-prolétaires ont trop besoin des autres pour pouvoir rester ainsi en état de rupture permanente ! Ils ont, par conséquent, continuellement besoin de se réconcilier avec leur environnement. Ils ont sans cesse besoin de pardonner pour pouvoir survivre et de solliciter le pardon. Je dirais : c'est une nécessité vitale pour les plus pauvres. Cela se comprend bien, pour eux : seul le voisin est leur prochain. Il n'y a personne d'autre dans l'environnement immédiat. Les conditions de vie qui leur sont imposées les contraignent à faire sans cesse appel à ceux qui les entourent, à trouver auprès du voisinage les quelques sous de dépannage, le pain d'aujourd'hui... Autrefois, il y avait encore la paroisse, il y avait les femmes d'œuvres, il y avait même les assistantes sociales. Aujourd'hui, ils sont vraiment voués aux autres... dépendants des autres.

Où trouveraient-ils l'aide nécessaire pour des enfants malades ? Qui pourrait leur procurer les menus services de la vie quotidienne ? Leur prodiguer quelques conseils ? Faire front à leur solitude ? De qui pourraient-ils recevoir l'assurance qu'ils ne sont pas tout à fait tout seuls, sinon de ces gens d'à-côté, de ces gens qui sont là dans la cité, dans le quartier, qui sont comme eux, écrasés eux aussi de misère... ? Ils sont si lourds à supporter, mais en définitive, ils sont les seuls à être votre prochain. Ils n'ont plus d'autre prochain... Ce sont les seuls qui sont toujours là, pour le meilleur et pour le pire. Ils ne peuvent pas être ignorés ou écartés de leur vie ! On a trop, trop besoin d'eux ! Il faut donc pouvoir vivre ensemble ! Se redonnant sans cesse les ruptures et les outrages que la vie nous impose, que nous imposons aux autres et qu'ils nous rendent bien d'ailleurs...

Le pardon, donc, est une manière de vivre dans le monde de la misère. Forcés de pardonner, les plus pauvres aussi appellent au pardon. Ils appellent au pardon : "Seigneur, pardonnez-nous comme nous pardonnons" a dit le Christ... Comme il connaissait le monde de la misère, le Seigneur ! Nous pardonnons et nous avons besoin d'être pardonnés, car vivre en sous-prolétariat, c'est aussi ne pas savoir élever ses enfants, ne pas pouvoir leur préparer un avenir différent du sien. C'est être rongé par le malheur qui les atteint ou qui les attend. "Mon péché, me disait une maman un soir de vendredi saint, c'est d'avoir mis au monde des enfants qui demain seront des enfants de la misère".

Vivre en sous-prolétariat, c'est aussi ne pas pouvoir vraiment bâtir une famille, des relations normales avec son époux, son épouse. C'est ne pas trouver l'harmonie, la paix, la joie, un peu de bonheur, même sexuel, ensemble. "Il n'y peut rien, me disait une femme, il n'a jamais appris ce que c'est qu'un foyer".

Vivre en sous-prolétariat, c'est aussi garder au fond du cœur du ressentiment, parfois même de la haine, pour une mère qui ne vous a pas aimé, et qui vous a abandonné ; pour des religieuses qui ont été dures pour vous, implacables quand vous étiez enfant ; pour des prêtres plus ou moins sadiques ; des instituteurs ignorants ; des médecins qui vous ont humiliés un jour. Je pense à un dentiste qui avait humilié ma mère quand nous étions enfants et dont celle-ci me parlait quelques jours avant sa mort. Plus de trente ans après, ces ressentiments, ces haines parfois qui courent au cœur des pauvres !

Mais les pauvres ne peuvent pas vivre de haine et de révolte. C'est pourquoi le marxisme ne sera jamais la foi des pauvres. Ils ne peuvent pas vivre de haine et de révolte. Ils ne peuvent pas vivre non plus de malhonnêteté, de mensonge. Or la vie les force à simuler, à mentir, à voler, à tromper, à jouer la comédie, à faire semblant. Ils en souffrent, ils en souffrent

terriblement. Ils se sentent vides, humiliés, alors ils se tournent vers une Eglise, une Eglise qui n'a plus le temps de les entendre – il y a des presbytères qui sont toujours vides. Face à leurs péchés, pécheurs sans pardon, pécheurs sans miséricorde, ils cherchent auprès des sectes la parole qui leur dira : "Va et ne pêche plus".

C'est la raison profonde du succès des sectes dans le monde de la misère. Jamais les sectes ne leur apportent ni aide, ni argent, ni pain, ni rien. Mais elles leur apportent l'assurance qu'ils sont en relation avec Dieu et que leurs péchés leur sont pardonnés. Face à leur péché, pécheurs sans pardon, pécheurs sans miséricorde, nombreux sont ceux qui se réfugient dans la névrose. S'il y a tant de névroses dans le monde de la misère, elles viennent de là : une soif de paix du cœur qui n'est plus donnée. C'est la même chose avec l'alcoolisme. Nous avons déjà parlé des disputes, des coups, des injures. C'est aussi un refuge. Dans le monde, à nous prêtres, il nous est arrivé souvent, que des hommes se mettent à genoux devant nous et nous demandent pardon. Ils demandaient que le Seigneur leur pardonne.

Un jour, l'un d'eux m'appela et me demanda que je lui apprenne le Notre Père parce que, me disait-il, on y parle du mal. Le mal est une obsession, une honte, une hantise : ne pas être souillé. Parce que nous sommes identifiés au plus pauvre en Jésus-Christ, cette délivrance du mal – qu'ils appellent sans cesse et auprès de n'importe qui – nous concerne personnellement, qui que nous soyons, quelle que soit la place que nous ayons auprès du plus pauvre. Nous ne pouvons pas ne pas nous préoccuper du mal qui étouffe le monde de la misère.

Mais sommes-nous préparés à rencontrer le mal au cœur de la misère et à le combattre, à en délivrer ceux qui y sont affrontés en permanence ? Nous avons été formés à lutter contre l'injustice, les inégalités sociales. Nous avons tendance à mettre à l'actif de nos sociétés toutes les souffrances, tous les échecs des hommes et c'est bien. Mais avons-nous encore la faculté de rencontrer l'homme un et unique, de l'aborder en lui-même, pour lui-même, d'écouter sa parole à lui et sa seule parole, de la rencontrer par conséquent hors des systèmes, des idéologies, de la découvrir comme le Christ la découvrait : brebis perdue qu'il fallait aller chercher au risque de compromettre tout le troupeau ? Brebis sans pasteur qui a besoin de rencontrer quelqu'un qui la connaisse par son nom et l'aime.

Vivant de Jésus Christ, nous ne pouvons pas ne pas être attentifs à l'appel des misérables : "délivrez-nous du mal". Ce mal mine les pauvres, il les plonge dans l'angoisse, durcit leur cœur, les renferme en eux-mêmes, les fait injurier Dieu. Que de blasphèmes ils nous doivent, parce qu'ils n'ont pas été écoutés !

Vivant de Jésus-Christ, rencontrant les mêmes pauvres que Jésus Christ rencontrait, ayant les mêmes problèmes que ceux qui allaient vers lui et qui le pressaient de toutes parts, nous ne pouvons accepter que des hommes vivent dans le péché. Nous ne pouvons pas l'accepter, pas plus que le Christ ne l'a admis, lui qui a tout assumé de l'homme, sauf le péché.

Père Joseph Wresinski